

INVISIBLE

D U M Ê M E A U T E U R

Peau de lapin
coll. « Fiction & Cie », 1994
et « Points », n° P 329

Fiction & Cie



Nicolas Kieffer
INVISIBLE
récit

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

L'édition de cet ouvrage
a été assurée par Françoise Blaise

ISBN 978-2-02-106653-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Les hautes herbes du champ se tordaient doucement au souffle lent de l'après-midi, et sous le ciel d'août, leurs ventres d'argent miroitaient. Le long du chemin sec qui bordait le bas des maisons, Lucie courait en poussant un vélo dont les chromes jetaient des éclats étincelants. Quand elle s'arrêta devant l'homme assis sur le talus, elle était toute rouge. Sa poitrine se soulevait par saccades.

« Ça y est, Horace! s'exclama la petite fille. Je suis revenue!

– Déjà?

– Je suis revenue en voiture! On a roulé toute la nuit! J'ai même pas dormi! »

L'homme était assis sur le remblai de gazon qui descendait depuis la haie de son jardin jusqu'au chemin de terre. Il regardait le champ et les dessins qui creusaient la surface de l'herbe, apparaissant et dispa-

raissant avec lenteur, comme des traces laissées par d'immenses animaux invisibles et plus légers que l'air. Il était assis là depuis le début de la matinée, et ne s'était levé qu'une seule fois, pour aller chercher de quoi déjeuner dans la maison qu'on apercevait en haut du jardin.

« Est-ce que je t'ai manqué? demanda Lucie.

– Non », répondit-il. Mais il ajouta aussitôt : « Quand on reste assis sans rien faire, le temps passe plus vite. C'est comme si tu n'étais partie que quelques minutes. »

La fillette jeta un coup d'œil à la bouteille de bière vide, couchée dans l'herbe du talus. Puis, comme si elle ne le connaissait pas encore très bien et voulait s'assurer qu'il n'avait pas changé en son absence, elle étudia l'homme de haut en bas, avec une application scrupuleuse. Elle détailla la casquette et sa visière en bec de canard, examina le visage à l'expression étrangement juvénile, les yeux délavés sous leurs paupières lourdes, le menton bleu de barbe, la mâchoire carrée, le coin de sourire somnolent aux commissures des lèvres. Elle acquiesça, à la vue des épaules arrondies et des longues jambes aux genoux repliés.

Satisfaite de son examen, elle plongea la main dans une des nombreuses poches de sa salopette, et en sortit une enveloppe qu'elle lui tendit :

« Je t'ai ramené ça. »

Horace prit l'enveloppe, souleva le rabat de papier et fit glisser dans le creux de sa paume une petite fleur mauve et sèche, aux pétales fripés.

« C'est une fleur des montagnes ?

– Oui.

– Tu étais en vacances à la montagne.

– Bah, oui. »

Elle haussa les épaules. Les taches de rousseur de son nez se fondirent les unes dans les autres. Le noir de ses pupilles devint plus intense :

« Elle te plaît ?

– C'est une très jolie fleur.

– J'en avais une autre, mais je l'ai perdue.

– Dommage.

– Une bleu ciel, avec des feuilles toutes vertes.

– Ce sera pour une autre fois. »

Il remit la fleur séchée dans l'enveloppe qu'il plia en deux et rangea dans la poche arrière de son pantalon. La petite fille s'appuya contre la selle de son vélo :

« Tu es déjà allé à la montagne, toi ?

– Oui.

– Moi, je suis montée sur une montagne. Tout en haut.

– Vraiment ?

– Oui. Et il y avait du soleil, et j'ai vu une marmotte. »

Plus tard, de retour dans l'ombre suffocante de la cuisine, la tête penchée sous le robinet de l'évier, il demeura immobile, la bouche grimaçante, le souffle rauque. Une longue aiguille d'eau froide courait avec agilité sur sa nuque à la peau écarlate. D'étincelants éclairs jaillissaient sous ses paupières closes.

« Et toi, demanda Lucie, quand est-ce que tu pars en vacances? »

Elle avait un visage rond, des cheveux roux, deux couettes nouées juste au-dessus des oreilles par un élastique. Petite silhouette bien campée au milieu de la cuisine, elle buvait, les coudes levés comme si elle voulait se renverser le contenu de son verre sur la figure.

« On ne part pas cette année, répondit Horace.

– Pourquoi?

– J'ai décidé de ne plus partir en vacances. »

Tournant le dos, il se passa un torchon sur le visage. Puis avec le même, il se mit à essuyer les couverts qui trempaient au fond de l'évier. La fillette ne comprenait pas bien ce qu'il venait de dire. Elle ne comprenait pas davantage les trois mots qui barraient le T-shirt de l'homme, comme un pont reliant en lettres noires ses larges omoplates : I LOVE IBIZA.

« Elle travaille, ta femme?

– Oui.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais ? »

Il désigna les couteaux et les fourchettes qu'il disposait les uns après les autres dans le fond d'un tiroir :

« Tu vois bien. Je range les couverts. »

Ils retournèrent devant le champ.

Ce n'était pas vraiment un champ. Plutôt une sorte d'immense terrain vague où poussait une végétation chaotique. Parfois, lorsque la lumière faisait courir des embruns pâles à la surface des hautes herbes, on aurait dit un bras de mer ou l'estuaire d'un fleuve. Sur l'autre rive, une digue de terre s'élevait contre l'horizon. Là-bas, de petites maisons jaunes tremblaient de fièvre dans l'air brûlant, regroupées au pied d'une grue solitaire, aux allures de potence.

Lucie s'assit à côté d'Horace. L'un et l'autre regardaient le vélo bleu, couché en travers du chemin comme un animal aux membres raidis.

« Je suis allée à la chasse au dahu, dit la petite fille. Tu sais ce que c'est qu'un dahu ?

– Oui.

– C'est un animal avec des pattes plus courtes.

– Je sais.

– J'en ai vu un.

– Ah oui ? »

Elle acquiesça d'un air grave :

« Assis sur une pierre. Et il y en avait un autre, tout près d'un sapin.

– Gros ?

– Comme un chien. Un petit. »

Horace se frotta le menton, pensif.

« Tu ne les a pas attrapés ?

– Non.

– Tu aurais dû les prendre en photo.

– C'était la nuit.

– Dommage. »

Il retira sa casquette de base-ball bleue, usée, à la visière gondolée, et la fit tourner un moment sur le bout de son index.

« Moi, dit-il, pendant que tu n'étais pas là, j'ai fait la connaissance d'une petite fille. »

Lucie tourna la tête et le regarda en plissant les yeux.

« Elle a un vélo comme le tien, poursuivit l'homme, mais elle ne part pas en vacances à la montagne, elle. »

La fillette réfléchit un moment :

« Je parie que je la connais.

– Ça m'étonnerait.

– Pourquoi ?

– C'est une petite fille un peu spéciale. »

Les yeux de l'enfant étaient deux minces fentes lumineuses.

« Qu'est-ce qu'elle a de si spécial ?

– Il n’y a que moi qui peux la voir. »

Il remit sa casquette. Une cigarette apparut entre deux doigts de sa main droite, puis un briquet allumé dans le creux de sa main gauche. Lucie regarda la fumée sortir de son nez, long spectre laiteux qui lui caressa le visage avant de se dissoudre dans la lumière.

« Tu veux dire qu’elle est invisible ?

– Pas tout à fait, puisque je la vois. Le jour même où tu es partie en vacances, elle est sortie du champ. Pile à l’endroit où est ton vélo. »

Il porta une nouvelle fois la cigarette à ses lèvres. Un flocon de cendre se détacha de l’extrémité palpitante et tomba sur sa cuisse en tournoyant.

« Je te crois pas », dit la petite fille.

Ses yeux glissèrent sur le champ. Un léger murmure flottait au-dessus de l’étendue illuminée par le soleil d’août, comme si là-bas d’autres personnes, ensevelies sous les feuilles et les tiges, se demandaient si elles devaient se lever et se montrer à leur tour.

« Elle revient tous les après-midi, dit Horace.

– Je parie que c’est même pas vrai. »

La cigarette se consumait lentement. La braise creusait son chemin dans le tunnel de papier, somnolente. Quand elle se réveillait, son abdomen rougeoyait dans le cocon de cendre et faisait entendre un soupir feutré.

Lucie aimait regarder les mouvements de la cigarette entre les doigts de l’homme. La désinvolture avec

laquelle il la faisait apparaître et disparaître lui plaisait. Elle regrettait que ses parents ne fument pas.

Elle se leva, tout d'un coup.

« Tu viens ? demanda-t-elle.

– Où ça ?

– Se promener. »

Il la dévisagea avec indifférence. Puis son regard se perdit dans le vague, et elle eut l'impression qu'il ne la voyait plus.

« Je préfère rester ici, dit-il.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas. »

Elle avait redressé son vélo. Elle fit tinter la sonnerie du guidon, mais celle-ci ne rendit qu'un son aigrelet et un peu ridicule.

« Tu vas l'attendre ?

– Qui ? »

Ses yeux revinrent se poser sur elle, un bref instant. Ils étaient gris. Ils lui rappelaient la pluie qu'elle avait vue tomber un soir, depuis la fenêtre de sa chambre, sur un toit de tôle où s'attardait un dernier rayon de soleil.

II

Elle déposa son vélo dans l'herbe rase du talus. C'était le matin, cette fois-ci. Les couleurs des arbres et du ciel commençaient à durcir dans la lumière, et les façades des maisons se voilaient. La terre rose du chemin prenait une teinte poussiéreuse. Des reflets métalliques taillaient de longs sillons nets dans les herbes du champ.

« T'as pas bougé depuis hier soir ? demanda Lucie.

– Non.

– T'es resté là toute la nuit ?

– J'attendais que tu reviennes. »

Elle remarqua qu'il ne s'était pas rasé. Il portait le même jean et le même T-shirt que la veille. Il souriait en clignant des yeux, comme quelqu'un qui n'a pas assez dormi.

La petite fille gratta un caillou qui s'était pris dans la semelle de sa chaussure, et se tortilla quelques instants

sur place, jetant des coups d'œil furtifs à droite et à gauche. Une question semblait lui brûler les lèvres, mais elle fit l'effort de ne pas la poser.

Après un moment de silence, elle fronça ses sourcils soyeux et sombres, et appuya les mains bien à plat sur le haut de ses hanches :

« Tu vas rester là toute la journée ?

– Peut-être.

– Mon papa et ma maman sont partis travailler. Je suis toute seule. »

Elle pencha la tête sur le côté, et regarda l'homme par en dessous.

« Je m'ennuie.

– Si tu t'asseyais sans bouger, tu ne t'ennuierais pas. »

Elle donna un petit coup de pied dans la roue arrière de son vélo.

« Si on faisait quelque chose ?

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

– On pourrait faire quelque chose. »

Son visage se chiffonna comme une boule de papier :

« Alors ?

– Alors quoi ?

– On pourrait se baigner. T'as pas envie de te baigner ? »

Il se leva, brossa l'arrière de son pantalon et regarda une dernière fois l'étoile au creux de sa paume. Il hésita un moment, songeant à la lancer dans le champ, le plus loin possible, mais il se contenta de l'enfouir dans le sol sec de la petite haie.

Puis, lentement, il regagna sa maison.

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour son précieux concours

RÉALISATION : ATELIER PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO À LONRAI
DÉPOT LÉGAL : AVRIL 1998. N° 30446 ()